

VIEILLES LEGENDES MARIALES

LE JONGLEUR



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS

Vieilles Légendes Mariales

L. OPDEBEEK

LE BOSSU

(Le Jongleur de Notre-Dame)

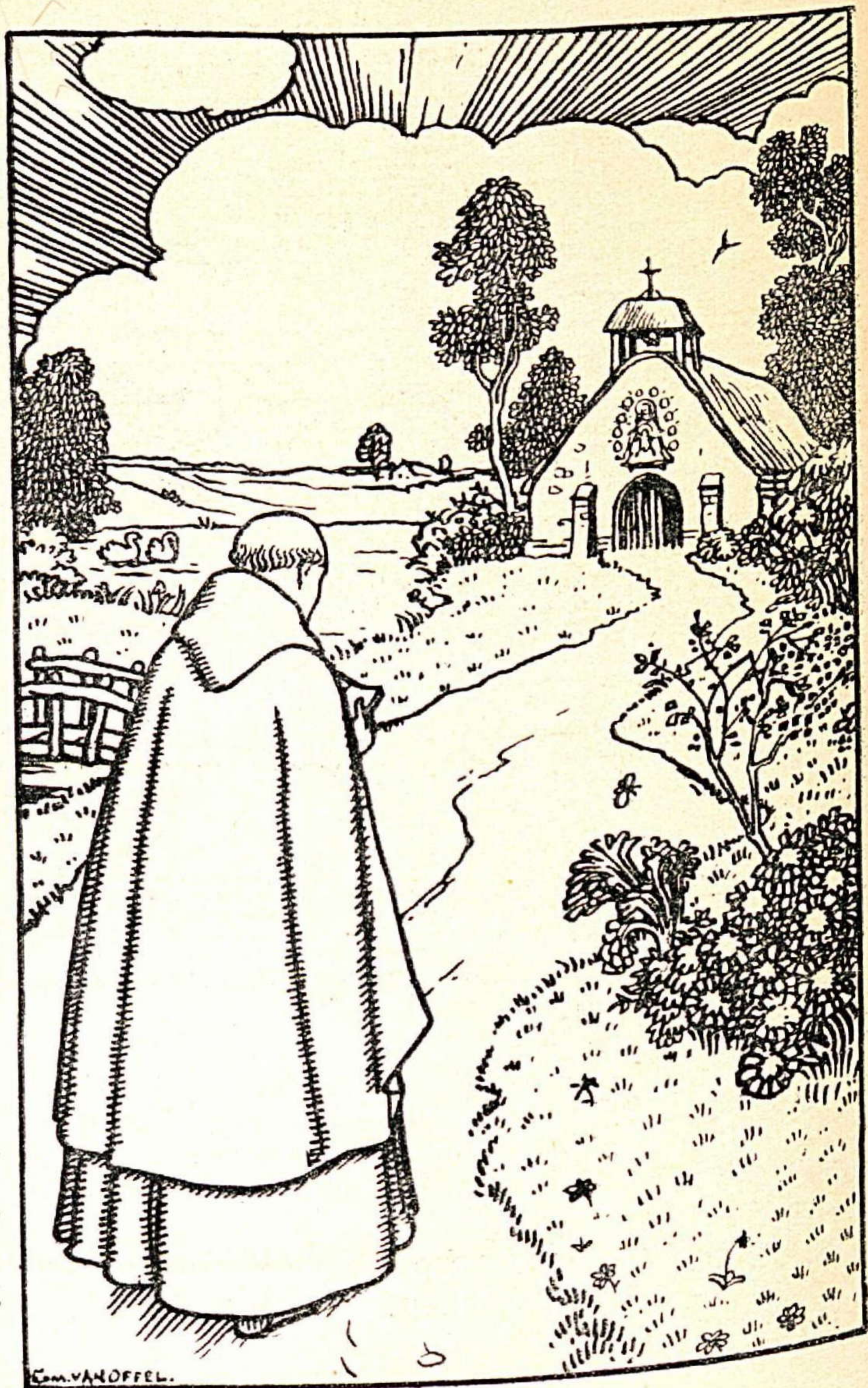
Dessins de E. VAN OFFEL

Imprimatur.

Mechliniae, 18 Aprilis 1928.

J. THYS, can., lib. cens.

L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS
1928



Le Jongleur de Notre-Dame.

Regard franc d'un œil limpide et doux, la radieuse matinée de mai illumine la forêt.

Entre Tervueren et Groenendael, l'humble chapelle de Notre-Dame de Bonne-Odeur se blottit au sein des frondaisons.

C'est dimanche... La voix éperdue de la petite cloche fait accourir les bonnes gens qui s'attendaient à cette invitation. Dans la petite chapelle, le Saint-Sacrifice n'est célébré qu'une fois par an, le deuxième dimanche du glorieux mois de mai.

Aujourd'hui, la statue miraculeuse de la Vierge emplit la niche ménagée dans la façade du petit sanctuaire. De blanc vêtue, la Mère du Christ porte un manteau noir retombant, sans plis bien apparents, des épaules jusqu'aux petits pieds nus ; ce grand manteau s'ouvre de haut en bas, de façon à laisser voir le superbe satin de la robe. Les cheveux noirs, séparés par une raie fortement marquée, se plaquent des deux côtés de la tête et recouvrent les oreilles. La Vierge porte une couronne dorée, enrichie de perles étincelantes. A ses pieds, l'Enfant Jésus. Appuyant l'une de ses menottes sur un globe peint en bleu, il penche son petit corps frêle. Le divin Enfant veut-il faire le recensement des braves villageois qui, en l'honneur de sa Mère, viennent assister à la Messe?... De l'autre main, il tient un petit bouquet de primevères, fraîchement cueillies dans les herbages. Sa figure est d'une extrême délicatesse : avec dévotion et amour, un vrai artiste l'a sculpté dans une matière de choix. Comme sa Mère, l'Enfant a les yeux bleus et très beaux. Sur ses boucles d'or, retombant sur les épaules, il porte une couronne surmontée d'une croix. Cette gentille petite croix reluit comme l'or pur...

Le petit bâtiment n'a pas de tourelle. La cloche est suspendue sous un petit auvent en bois, couvert d'ardoises sur lesquelles une belle mousse mange les rayons du soleil et s'abreuve de rosée.

A gauche de la chapelle, un clair ruisseau s'enfuit, en capricieuses sinuosités, vers la plaine, où il remplit un étang de modestes dimensions. Autour de la chapelle, le délicieux murmure du ruisseau se fait entendre. C'est une musique incessante, un cantique permanent en l'honneur de la bonne et miséricordieuse Vierge.

L'eau de l'étang est bleue ; le long des bords, des iris bleus s'épanouissent ; deux cygnes, aux plumes bleues dans la région ventrale, tendent leurs cous comme des chapelets de topazes. Les bonnes gens disent que cette eau a la nuance des yeux de la Vierge, toujours tournés vers l'étang pour y admirer la beauté du firmament, marche-pied du Créateur.

En cet endroit béni, flotte une odeur fine de fleurs exotiques, odeur plus enivrante que toutes celles de la forêt, plus pénétrante que le subtil parfum du grand maronnier qui, en face de la chapelle, grillé du soleil, élève vers le ciel ses milliers de blancs cierges. Tout ce qui entoure le sanctuaire est imprégné de cette « bonne odeur » ; elle pénètre bien avant dans la forêt où les feuilles de l'automne, rouges, pourpre et or, couvrent encore le sol comme de vastes et précieux tapis du Levant.

Toute cette beauté, disait le bon peuple, provenait de la statue qu'un jour, un ange avait portée du ciel ; tous ces parfums n'étaient que des effluves s'échappant de ce don céleste.

Aux impurs, l'accès du sanctuaire était rigoureusement interdit, mais les lépreux et pestiférés qui, aux abords de la chapelle, buvaient de l'eau cristalline du ruisseau, se trouvaient guéris des maux qui les rongeaient ; pleins de reconnaissance, ils parcouraient le pays en exaltant la puissance et la douce miséricorde de la Mère de Jésus.

Or, c'était ce jour-là la Fête annuelle de la charitable Dame de Bonne Odeur. Sur son autel, des deux côtés du tabernacle, de nombreux cierges se consumaient en son honneur. Les vitraux livraient passage aux rayons du soleil, et un hêtre majestueux, fièrement campé devant la fenêtre, dessinait, tout en murmurant son hymne de vénération, des arabesques fantastiques et mystérieuses sur les dalles blanches et bleues du sanctuaire.

Un moine venait de quitter l'abbaye de Groenendael, se dirigeant vers la chapelle. De loin, sa robe blanche, tranchant vivement sur le bronze des troncs séculaires, annonçait l'arrivée du bon père. Il s'agenouilla en face du sanctuaire, traça le signe de la croix sur son front, sur sa bouche et sur sa poitrine « Ave Jesu ! Ave Maria ! » murmura-t-il en levant les yeux vers la statue miraculeuse. D'un signe de la tête, le moine adressa un salut amical au divin Enfant qui semblait lui sourire.

Figure chétive que celle du moine. Les plis larges et lourds de la bure l'enveloppaient de façon à ne point laisser deviner les formes de ce corps grêle. Il avait la bouche petite, les lèvres minces et fleurant la prière, le nez petit et fin, les yeux clairs et doux.

Le religieux franchit le seuil de la chapelle. Bientôt, revêtu de l'aube et de la chasuble, il se tient debout au pied de l'autel. La sonnette se fait entendre, et le saint prêtre, plein d'une joie qui illumine ses traits ascétiques, pria l'« Introïbo »... Les deux enfants de chœur, charmants sous leur

soutanelle rouge qu'un fin surplis recouvre en partie, sont à genoux aux côtés du prêtre et répondent aux versets du psaume...

Quelques douzaines de villageois s'entassent dans l'espace restreint du sanctuaire. Ils sont venus de Tervueren, d'Auderghem, de Stockel, voire même de Malaise. Aux places d'honneur, en face de l'autel, le seigneur de Ravesteyn et sa jeune épouse donnent l'exemple d'une piété simple et robuste.

A l'extérieur de la chapelle, devant la porte ouverte, un petit bossu portant le costume traditionnel des « bouffons », se tient à genoux sur les pierres chauffées par l'ardeur du soleil. De haut en bas, son casaquin est orné de carrés jaunes et noirs. Comme couvre-chef, un bonnet finissant en pointe, celle-ci munie d'un gland rouge. Il est pâle, d'une pâleur extrême. Ses pauvres yeux tristes sont démesurément gonflés, les sourcils et les moustaches d'un roux ardent. Sa petite barbe pointue atteint la bosse qui difforme sa poitrine, et ses longs cheveux retombent en cascade, sur la bosse de son dos. Le bonhomme porte l'empreinte de toutes les misères : il est magnifique de laideur !

Avec son accoutrement fantastique, usé et souillé, il n'ose franchir le seuil de la chapelle. Le craintif respect de la Présence Divine l'écrase. Il voit, au fond du sanctuaire, l'ostensoir doré briller aux feux des cierges, et l'hostie le regarde comme un œil divin. Il entend tinter la sonnette ; il entend les accords mélancoliques du clavecin et les voix suppliantes des enfants qui chantent : « *Kyrie eleïson !* »

Le bossu se découvre ; les rayons du soleil se jouent dans ses cheveux roux et y mettent le feu. Il prie de toute la force de son pauvre cœur meurtri, invoquant la Vierge pour sa mère qui, en ce radieux jour de mai, se meurt sous le toit en chaume de leur misérable cabane... Sur ses joues poudrées, deux grosses larmes coulent lentement, laissant des sillons rouges...

La sonnette avertit les fidèles que l'auguste moment de la Consécration est venue. Le clavecin se tait ; les voix argentines des enfants se reposent, et, trois fois, la cloche de la chapelle tinte sous son abri moussu.

Sur une branche maîtresse du grand maronnier, à côté du nid où sa compagne couve l'espoir du foyer, un merle se met à siffler. De sa voix sonore et mélodieuse, il emplît l'immensité de la forêt. L'oiseau au bec d'or se trouve si près du bossu que celui-ci, distrait de ses dévotions, lève le regard, et pour la première fois, remarque la douce et opulente beauté de tout ce qui l'entoure.

Soudain, une grande joie inonde le cœur du pauvre bossu ; son regard demeure fixé sur l'oiseau qui, jetant un grand cri d'amour, s'envole vers la forêt.

Alors, le petit malheureux lève la tête vers la statue miraculeuse. Il a

l'impression que l'Enfant Jésus le regarde en avançant la tête. Une si vive émotion s'empare de lui, que tout son cœur en tressaille sous sa bosse.

A l'intérieur de la chapelle, les enfants chantent : « *Agnus Dei* ». —

A ce moment, le malheureux, comme hypnotisé, plonge son regard dans celui du divin Enfant.

« Agneau de Dieu ! Agneau de Dieu ! » murmure-t-il, comme en extase.

D'où lui vient cette félicité intérieure qu'il n'a jamais connue?...

Le sourire de l'Enfant se fait encore plus doux. Le petit bossu, d'un mouvement spontané, lève les bras vers le Sauveur du monde. Puis, il les laisse retomber et, les yeux toujours fixés sur l'enfant, plonge ses mains velues dans ses larges poches et en retire sept balles, toutes de couleurs différentes : bleu, rouge, pourpre, vert, blanc, jaune et noir. Ces balles sont flambant neuves, sentent le vernis. Il en prend une, la lance en l'air : les autres suivent, et quelques secondes après, les sept balles, feu d'artifice multicolore, dansent toutes ensemble au soleil. Pluie de couleurs, rapide, rapide... Comment parvient-il à saisir les sept balles sans en manquer une seule ? Il les rejette en haut ; elles se succèdent avec une étonnante rapidité ; ce n'est plus qu'une rotation de vives couleurs.

Le bossu regarde toujours l'Enfant. Sa tête grimaçante se jette tantôt en arrière, tantôt en avant, se balançant sur un cou trop maigre, formé de paquets saillants de nerfs en révolte ; et à chaque mouvement, cette pauvre tête heurte une bosse.

Il se redresse : les balles montent plus haut, comme poussées par une force ascendante.

« *Agnus Dei* ! Maintenant, petit Agneau, fais attention ! »

Avec une rapidité merveilleuse, le petit corps décrit une courbe inimitable ; les yeux troubles et gonflés regardent de dessous les bras ; les balles font ricochet sur les semelles plates des savates en toile à voile, et une légère pression des pieds leur imprime derechef un mouvement ascendant.

Fontaine jaillissante, d'eau irisée.

C'est vraiment beau à voir.

Après un petit temps, le corps difforme se retourne, reprend sa pose normale. Le jeu se continue par le travail des mains merveilleusement agiles.

Le prêtre se tourne vers l'assistance et chante : « *Ita... missa est !* »

A la vue du jongleur, il se trouble, et le dernier mot se perd dans un tremblement de sa voix faible mais pure et douce...

Les campagnards quittent la chapelle ; amusés, ils entourent le jongleur. Quant aux enfants, — cet âge est sans pitié, — ils trouvent leur plaisir à le taquiner et lui envoient des boules d'argile qui, avec un bruit sonore, l'atteignent en pleine bosse. La danse vertigineuse des balles cesse. Il n'y en a plus que six en l'air — quatre, trois, deux... La dernière disparaît dans la



poche du jeune homme qui, affolé par ces cruelles attaques, recule et s'appuie fortement contre le mur.

Hélas ! sa journée est gâtée. Il est venu de bien loin, de La Hulpe, dans l'espoir de gagner, après la messe, quelques liards en amusant les villageois.

A son tour, le moine sort de la chapelle. La bande des jeunes taquins se disperse. Les grandes personnes saluent respectueusement le prêtre et tout en devisant, retournent chez elles par les charmants sentiers sous bois.

Le moine s'adresse au jongleur.

« Ami », lui dit-il avec bienveillance, « tu ne peux ignorer que c'est aujourd'hui la Fête de Notre-Dame de Bonne-Odeur. L'idée de te vêtir plus convenablement ne t'est-elle point venue ? »

« En effet, mon Père, je savais que c'est le grand jour ; mais ce costume me sied mieux que tout autre, et jongler, c'est ce que je sais faire de mieux et de plus beau sur la terre. »

« Jette tes balles, mon brave ; viens à nous, servir, dans la paisible enceinte de notre sainte abbaye, ton Créateur, qui t'aime. Chez nous, l'on se sent plus près de Lui ; dans la solitude, l'oreille perçoit plus distinctement la voix de son amour. »

« De tout cœur, mon Père, je le voudrais ; mais dans notre pauvre cabane, ma bonne mère se meurt, et il me faut gagner quelque argent pour acheter des médicaments et soulager ses souffrances. »

« As-tu gagné beaucoup, aujourd'hui ? »

« Pas un liard... »

Le moine lui donne un écu.

« Dis-moi, mon brave, pour qui et pourquoi as-tu jonglé pendant le Saint-Sacrifice ? »

Le regard timide du bossu se fixe sur la statue miraculeuse.

« Pour... pour le petit Jésus, mon Père, qui, à ce que je suppose, n'avait jamais vu le jeu des jolies balles voltigeant en l'air. »

Le moine est profondément ému.

« Ame simple et droite ! » s'écrie-t-il. « Nous autres, que le monde appelle des savants, nous croyons nous approcher du Seigneur en déposant sur son autel les fruits des Arts et des Sciences que nous cultivons avec un soin jaloux. Et celui-ci, pauvre jongleur, est plus grand et plus pur que le meilleur de parmi nous !... Mon fils, si, plus tard, les circonstances te le permettent, viens à l'abbaye et demande le prieur Ruusbroeck : c'est moi. Nous tous, prêtres et convers, aurons à apprendre beaucoup de toi, pour le service du Seigneur notre Dieu. »

Etendant ses mains blanches et maigres sur la tête du bossu, le prieur prononce lentement et avec une instance toute particulière, les paroles liturgiques de la bénédiction sacerdotale.

Après quoi, il sourit au jongleur et, murmurant une prière, reprend le chemin ensoleillé de sa chère abbaye.

Le bossu veut se couvrir la tête, mais à ce moment la main du divin Enfant lâche un petit bouquet qui vient tomber tout droit dans le bonnet du jongleur.

Que faire ?... Le pauvre garçon porte le bouquet à ses lèvres. Il se cramponne à quelques pierres saillantes, monte, remet les fleurs entre les mains de Jésus béni.

« Ave Jesu ! Ave Maria ! » dit-il, tout joyeux.

Voilà que le bouquet, petite chose splendide dans sa tendre beauté, tombe une seconde fois dans le bonnet du jongleur ! Une forte odeur le frappe au visage — il en devient tout rouge, et son âme déborde d'une allégresse, qui n'a rien de commun avec les joies de ce monde.

Il s'empresse de retourner chez lui, car il lui tarde de raconter à sa pauvre mère, les bonnes paroles du prieur et le don merveilleux du bouquet.

A sa profonde douleur, sa mère, cette chrétienne martyre, s'est éteinte pendant son absence. Il pleure amèrement, met les fleurs du petit Jésus entre les doigts rigides de la défunte.

Deux jours après, on l'enterre ; elle emporte dans sa froide couche le bouquet dont l'enfant divin a fait cadeau à son fils...

Miracle ! Quelques heures après l'enterrement, la tombe de la pauvre veuve est recouverte d'un véritable tapis de délicieuses primevères, exhalant tous les parfums d'une belle soirée de printemps !

* * *

Au retour du cimetière qui se trouvait à une grande distance de leur chaumière, les petites jambes du bossu étaient d'une extrême fatigue. Il éprouvait de violentes douleurs dans la région des tempes, comme si un barbare lui eût porté un coup à la nuque ; et dans son pauvre cœur ulcéré, le sang tourmenté battait la générale...

D'une main tremblante, il ouvre la porte, et le voilà dans la chambre cruellement vide... Refoulé dans un coin, contre la paroi en terre durcie, le grabat où sa sainte mère, après une longue vie toute de misères et de souffrances, a rendu le dernier soupir. Pourtant, il a la forte sensation de la présence de la chère défunte ; il voit son visage pâle et livide, les beaux yeux rougis par l'ardeur de la fièvre, cette bouche qui ne cesse d'exprimer une douloureuse tendresse.

Sur la table, quelques croûtes de pain sec. Le bossu prenant son petit gobelet en étain, s'en va puiser de l'eau fraîche à la source qui, devant la maisonnette, jaillit au pied d'hêtres majestueux. Il s'efforce d'avaler un peu de pain, et se désaltère avidement.

Puis, il promène longuement ses regards autour de lui. La chambre lui paraît trop vaste ; la cabane est devenue un monde d'écrasante solitude...

A ce moment, il songe au moine et à l'abbaye où la blanche communauté des religieux prie et travaille, loin du monde, tout près de Dieu et des inexprimables beautés divines.

Par la porte large ouverte, il voit la forêt se baigner dans les flots d'or et de pourpre du crépuscule ; il entend le cantique vespéral du rossignol et le babil des grives qui s'entretiennent avec le soleil couchant.

La nuit venue, il s'étend sur son misérable lit. Il a le corps en feu ; sa langue et ses lèvres se dessèchent ; sa vue se trouble...

Le lendemain matin, le pauvre jeune homme ne put se lever. Une fièvre intense le tint terrassé pendant plusieurs semaines. Il n'ouvrit plus les yeux ; le jour naquit du sein de splendeurs sans nom, et mourut dans la sublime magnificence d'un ciel étoilé, sans qu'il s'en aperçût. Il ne proférait d'autres paroles que le nom de sa mère et les Noms bénis de Jésus et de Marie...

Plus tard, le bossu avait plein souvenir de ce que à travers l'obscurité de ses yeux fermés, une grande lumière pénétrait jusqu'à lui ; c'était comme un soleil en miniature, mais d'une éblouissante intensité.

Tous les jours, cette lumière avait gagné en force ; tous les jours, l'atmosphère de la cabane était devenue plus chaude, plus agréable. Un tapis de lumière recouvrait mollement le sol en argile de la cabane, et dans cette richesse lumineuse et multicolore, se mouvait la figure gracieuse d'un enfant aux longs cheveux blonds, le front ceint d'une couronne étincelante et la poitrine ornée d'un bouquet de roses rouges. Toute la douceur qui enveloppait et pénétrait le malade provenait de cet Etre mystérieux dont la présence remplissait la chaumière de parfums surnaturels et de célestes clartés.

De petits anges allaient puiser de l'eau à la source, et sous la pression de leurs sandales, le sentier se couvrait de poudre d'or.

L'enfant sur la tête duquel brillait la couronne en diamants, mettait des compresses d'eau froide sur les tempes du malade. Il s'asseyait sur une chaise boiteuse au chevet du bossu, le regardant avec une immense pitié.

L'enfant ne dormait guère. A côté de lui se trouvait un panier d'or rempli de fruits succulents dont il pressait le jus pour en humecter les lèvres du malade. Il penchait gentillemeut la tête et paraissait fort triste quand le sifflement sortant de la poitrine du pauvre jeune homme trahissait la violence avec laquelle la mort convoitait sa proie.

A la tombée de la nuit, la lumière dans la cabane devenait plus intense encore. Alors apparaissait la figure frêle et gracieuse d'une reine répandant autour d'elle l'odeur forte d'une rose gigantesque. Elle prenait place au chevet du malade. A ces moments, tous les petits anges, interrompant leur travail,



se rangeaient autour du lit et, visiblement angoissés, plongeaient leurs regards dans les yeux de la reine. Celle-ci, avant de partir, baisait au front l'adorable enfant, et ce baiser produisait une musique dont l'indicible douceur faisait pleurer les anges.

Après le départ de la reine, l'enfant prenait quelque repos, car sa constante préoccupation et les soins qu'il donnait au malade, lui causaient une grande fatigue. Il se couchait dans le lit de la mère défunte, et les anges bordaient soigneusement ce lit qui était couvert de satin blanc et enveloppé d'ombres rosées. L'enfant paisiblement couché, les anges tombaient à genoux et, agitant des encensoirs, chantaient les mêmes berceuses qu'ils avaient entonnées dans l'Etable de Bethléem, lorsque l'Orient se plongeait dans une mer de bleu ardent et que l'Etoile montrait aux Mages la voie qui devait les conduire vers la pauvre demeure du Roi nouveau-né qu'ils recherchaient.

Pendant que l'enfant dormait, les anges allaient, chacun à son tour, au chevet du malade et baisaient les endroits où Il avait posé ses petites mains chaudes. Cet attouchement faisait paraître autour de leurs lèvres un cercle lumineux, et au moment de ce prodige, ils tressaillaient d'une divine volupté.

L'enfant dormait à peine une demi-heure. Alors, souriant aux anges, il reprenait sa place au chevet du malade. La nuit tout entière fut sanctifiée par les accents d'une céleste musique.

Un jour, à l'aurore, l'enfant, pour la première fois, sourit aux anges ; son front portait l'empreinte d'une joyeuse sérénité d'âme. Il posa sa petite main sur la tête du malade, lui caressa les yeux, contrôla les battements du cœur et colla l'oreille sur sa bouche : plus de sifflement ! Le rouge sec qui brûlait les joues du patient a disparu, la fièvre a cédé, la température est redevenue à peu près normale.

Voyant sa tâche achevée, l'enfant, marchant sur la pointe du pied, quitta la chaumière. A ce moment, la forêt retentissait de chants célestes. Les oiseaux, brusquement réveillés, se mirent de la partie, et ce fut un concert d'une singulière et impressionnante beauté !

L'enfant attendit sa Mère. Elle parut bientôt et le prit par la main. Une foule d'anges, aux ailes d'albâtre, émergeaient du fond des bois ; les chœurs se mirent à chanter et le cortège partit pour le Pays de la Gloire, pour le Jardin des fleurs immortelles.

* * *

A cette heure, Jean Ruusbroeck, le saint prieur de l'abbaye, se trouve dans sa cellule, à genoux sur son grossier prie-dieu, véritable instrument de pénitence... Le soir tombe ; une demi-obscurité envahit la petite chambre...

Une main légère frappe à la fenêtre, et une voix douce et mélodieuse crie au prieur :

« Que le poète des beautés et des grâces divines se lève et qu'il me suive ! »

Le moine obéit sans l'ombre d'une hésitation. A la porte de l'abbaye, un adolescent dont les flancs portent des ailes d'une éblouissante blancheur, l'attend. Des parfums énivrants s'échappent des prés qui s'étendent devant le monastère, comme du calice d'une fleur gigantesque : c'est l'aurore dans toute sa splendeur, et non la tristesse naissante de la nuit.

L'adolescent aux ailes d'argent conduit le moine vers la chaumière du bossu. Le pauvre jeune homme s'est dressé sur son grabat ; il s'efforce de raviver ses pensées, de rassembler ses souvenirs, et soudain, celui de la cruelle perte qu'il a subie en la personne de sa sainte mère le rejette dans un abîme de tristesse...

Le convalescent reconnaît le prieur, le salue avec respect et lui dit :

« Ce fut, mon Père, une nuit longue et douloureuse ! »

« As-tu été malade, mon cher enfant ? »

Il baissa la tête, se mit à sangloter.

« Hier », dit-il, « j'ai enterré ma mère. En rentrant chez moi, je me sentais saisi d'une grosse fièvre. Alors, je me couchai, et pendant que je dormais, de belles visions me furent accordées. Je rêvais que Jésus et sa bonne Mère me donnaient à boire et qu'ils mettaient des compresses d'eau glacée sur mon front brûlant... Maintenant, mon père, je suis guéri, et je me souviens fort bien de ce que dimanche dernier, vous m'avez dit en sortant de la chapelle de Notre-Dame de Bonne-Odeur. »

« Dimanche dernier ? »

« Mais oui, mon père. Et à cette occasion, vous eûtes la charité de me donner un écu pour ma mère. »

« Mon pauvre ami, depuis notre rencontre à la chapelle, sept semaines sont passées. C'est aujourd'hui le 1^{er} juillet. »

« Impossible, mon bon père ! Je me suis couché hier, à la tombée de la nuit. »

Le prieur comprit tout. Il se mit à genoux à l'endroit où l'Enfant Jésus avait si longtemps veillé le malade, et une infinie douceur, la sensation très forte de la Présence divine, envahit son âme.

Ils s'en allèrent ensemble, le grand Mystique et le pauvre bossu, à travers les bois odorants, par les sentiers délicieusement capricieux qui menaient à l'abbaye de Groenendael...

Au réfectoire, le prieur présenta à ses frères le protégé de l'Enfant Jésus et de sa douce Mère, et leur expliqua les merveilles que le Tout Puissant se plait à opérer en faveur des âmes simples, pures et droites. Tous les membres de la communauté l'écoutaient avec respect et dévotion, et dès ce jour, ils

s'appliquaient généreusement à obtenir le précieux don de la vraie et sainte simplicité.

Le petit bossu demeura au milieu des moines et tous ses jours furent sanctifiés par les actes d'une naïve et touchante piété.

Quelques mois plus tard, à l'approche de l'hiver, il reçut l'habit blanc des religieux de l'abbaye. Sa pâleur s'était accrue, et sa maigreur faisait peine à voir. Sur ses deux bosses, l'habit monacal faisait l'effet d'un paquet de loques. Il était honteux de se trouver au milieu de ces hommes savants dans les yeux desquels il lisait une sainte ardeur et dont les lèvres trouvaient de si éloquents paroles pour glorifier le Seigneur. Dans beaucoup de membres de la communauté, il admirait des artistes visiblement inspirés par la grâce divine. Les uns écrivaient, sur de grandes et belles feuilles de parchemin, l'histoire de l'humanité, et ces précieux manuscrits, fourmillant de lettres curieusement ornées, demeuraient pour le petit bossu des mystères insondables. D'autres enluminaient les missels et les psautiers de miniatures délicieuses et ornaient les majuscules de façon à leur donner l'aspect d'une fine ciselure sur or. D'autres encore sculptaient dans le marbre, dans la pierre ou dans le bois, des figures de Saints ou de Saintes ; de nos jours encore, ces créations torturées, fouillées à l'infini, forcent l'admiration des artistes et élèvent les cœurs de millions de chrétiens vers la Source de toute vraie Beauté. Quelques moines peignaient sur la toile ou sur le chêne, le Mystère de la Nativité du Seigneur ou la Tragédie du Calvaire, tandis que des poètes divinement inspirés composaient des cantiques, rouges et chauds comme le sang de leur cœur généreux. Quant au prieur, il achevait sa sublime « *Gheesteleke Brulocht* » (« Noces spirituelles »). Tous les jours, il régala la communauté de quelques-unes de ces pages délicieuses, et pleines d'une émotion sainte et vivante ; les religieux rendaient grâce à Dieu des fortes pensées qu'il accordait à leur supérieur et des paroles sublimes qu'il daignait mettre sur ses lèvres.

Et le nouveau frère ?... Il se taisait ; ses mains peu exercées ne produisaient rien. Quand les pères, rassemblés dans le chœur, psalmodiaient avec un art parfait et avec l'enthousiasme d'une profonde conviction, ses lèvres demeuraient muettes. Son cœur se consumait d'un amour grand et puissant, et il ne trouvait pas un mot pour exprimer cet amour. Il ne pouvait ni écrire, ni peindre, ni sculpter, ni chanter. Il croyait « sans avoir vu », et ce qu'il croyait et ce qu'il ressentait, il ne pouvait le revêtir de formes matérielles. Or, cette impuissance l'attristait beaucoup et toutes les nuits, le faisait pleurer.

Toutefois, loin d'être jaloux de ses frères en Jésus-Christ, il priait le Ciel de leur accorder des grâces plus abondantes encore, leurs talents ne devant servir qu'à la glorification du Seigneur.

Quant à lui, il errait dans les cloîtres de l'abbaye, en murmurant : « Ave



Maria ! Ave Jesu ! » Il prononçait ce salut avec beaucoup de dévotion et d'amour ; ces paroles simples lui montaient du cœur comme l'eau jaillit de la roche, en calmant un peu sa soif des choses immatérielles et divines.

A genoux dans l'église abbatiale, il s'abîmait dans la contemplation de la beauté de la Vierge et de la grâce du divin Enfant. Oh ! ces yeux de Marie ! cette bouche perlant une si exquise bonté !...

Il s'était vite familiarisé avec le petit Jésus. En sa présence, le pauvre frère se sentait moins embarrassé qu'en celle des pères dont la science et la sainteté l'écrasaient. Tous les jours, on le voyait pendant plusieurs heures agenouillé devant la belle statue de la Vierge, lui expliquant très simplement ses saints désirs, et l'invoquant avec cette allégresse dont jouissent les anges qui entourent le Trône du Très-Haut.

Or, les moines de l'abbaye se demandaient à quoi il pouvait bien passer à l'église le plus clair de son temps. Quand ils le voyaient au réfectoire, modestement assis au bout de la table, les yeux brûlés par une étrange ardeur, ils avaient compassion de lui et priaient Dieu de soulager sa détresse...

Enfin, le prieur se décida à surveiller d'assez près le pauvre frère ; il lui défendrait au besoin de miner son corps faible et maladif par des stations trop prolongées dans l'atmosphère assez humide de la vieille église...

Regardant en secret par une fente de la porte, Ruusbroeck vit son protégé à genoux devant l'image de la Mère de Jésus, jonglant avec ses balles comme, avant son entrée au monastère, il l'avait fait aux foires.

Le prieur fit appeler tous les pères, et leur montra le jongleur.

Quelques religieux criaient au scandale, mais un geste énergique de leur saint supérieur imposait le silence.

« Mes frères, » dit-il, « regardez, et vous ne serez point scandalisés ! »

Les moines voyaient le petit bossu haletant, épuisé de fatigue. De grosses gouttes de sueur lui perlaient au front et la Vierge lui fit signe de se reposer. L'Enfant Jésus, retirant un mouchoir en dentelle précieuse de la ceinture de sa Mère, en essuyait le visage du jongleur.

Or, Jean Ruusbroeck, le saint prieur, le plus grand de nos Mystiques médiévaux, prend la parole ; dans ses yeux extatiques brillent de grosses larmes...

« Je vous le dis en vérité, mes frères : ce petit est le plus grand de parmi nous ; il est plus près du Seigneur que nous autres : *Beati pauperes spiritu : quoniam ipsorum est regnum cælorum*. Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux leur appartient ! »